

sent à tout, vous êtes infiniment éloigné de nos miseres ; & qu'au lieu que nous sommes balotez par les divers accidens de la vie, vous demeurez stable en vous-même, sans jamais éprouver aucune sorte de changement. Mais je sçai aussi que dans nos maux nous n'avons point d'autre ressource que de vous adresser nos larmes & nos soupirs.

Ce qui fait donc que dans les amertumes de la vie, nous trouvons quelque douceur à nous plaindre, à gémir, à pleurer & à soupirer, ne seroit-ce point quelque esperance secreete, que vous nous exaucez ? Cela est vrai des larmes que nous versons dans la priere, puisqu'elles ont un but à quoi nous desirons d'arriver ; mais non pas de celles que fait répandre une douleur comme celle où j'étois d'avoir perdu mon ami. Car je n'esperois pas de le voir revivre : je ne vous le redemandois point par mes larmes ; & elles n'avoient point d'autre cause que ma douleur, & la misere où m'avoit réduit la perte de ce qui avoit fait toute ma joye. N'est-ce donc point que les larmes nous plaisent par leur amertume même, lorsque quelque perte comme celle que j'avois faite nous a mis au point de n'avoir que du dégoût & de l'horreur pour les choses mêmes qui nous faisoient le plus de plaisir ?

CHAPITRE VI.

En quel état l'avoit mis la douleur qu'il avoit de la perte de son ami.

II. **M**AIS à quoi bon ce que je viens de dire ? car il ne s'agit pas presentement de vous faire des questions, mais de vous confesser mes miseres. J'étois miserable ; & **O**N **L**'E**S**T dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent. Aussi est-on déchiré lorsqu'on vient à les perdre ; & c'est alors que cette misere se fait sentir, lorsqu'on ne s'en apperçût point auparavant. Voilà

*Sur quoi
l'on doit
compter
quand on*